

Sarah Roubato

30 ans
dans une
heure



I

Vivre entre parenthèses

Elle se tord dans le cendrier comme quelqu'un qui vient de recevoir une balle dans le ventre. Elle sautille encore entre mes doigts, et puis s'effondre au milieu des autres.

Le cendrier est plein. Demain il faudra que je le vide. Ce sera la dernière fois. Demain c'est dans une heure.

Dans une heure j'arrête de fumer. Pas pour la santé, pour l'horizon. Pour moi, la clope, ça n'a jamais été une affaire de pompage de nicotine. Seulement demain, il n'y aura plus de place dans ma vie pour les rêveries de balcon. Il y aura le générique de la matinale à la radio comme réveil, le fond de céréales qui aura toute la journée pour coller au fond du bol, le coup de eyeliner sur l'œil gauche toujours moins bien fait que le droit, le miroir de l'entrée qui va retrouver une existence. Le soir à la boulangerie, compter le nombre de baguettes tradition qu'il reste et le nombre de clients avant moi. Redescendre à la supérette chercher un paquet de chips ou un citron. Se sentir enveloppé dans un autre monde en

plongeant dans le canapé, télécommande à la main et petite couverture sur la poitrine. Quelque chose de stable, de solide.

Maman est rassurée. Sa fille va avoir un endroit où aller et d'où revenir chaque jour. Finis les mois *à ne rien faire*. Pas question de lui faire comprendre que c'est là que je me suis le mieux entendue avec moi-même. Je veux dire, littéralement *entendue*. J'ai compris plus de choses sur ce balcon enfumé que dans toutes les réunions d'orientation et les confidences de fin de soirée. Ici je suis entière. Je me suis parlée comme personne ne saura jamais m'entendre. Demain je vais devoir me présenter. Avoir des opinions, de quoi me plaindre et de quoi rigoler. Savoir dire ce que je fais, ce que j'aime, d'où je viens, ce que je fais là. Demain j'ai rendez-vous avec ce qu'on attend de moi. La clope, elle n'attend rien. Je sais, j'aurais pu trouver mieux comme confidente. On s'invente le Philinte qu'on peut. Si je l'emmenais dans ma nouvelle vie, ce serait infernal. Elle aura toujours le goût des rendez-vous avec moi-même. L'écart serait trop grand avec ceux qui pompent leur nicotine en marchant, ou avec le gobelet blanc de la machine à café.

Je finirai bien par le prendre, le café de la machine. Je le goberai sans m'en rendre compte, pour me faire croire que ça me réveille. Ce sera un de ces gestes que je ferai sans l'habiter. Je garderai au moins ce geste-là entier. On ne sait jamais... Plonger les doigts dans le paquet, évaluer la bonne quantité de tabac entre deux doigts, filtre et papier déjà prêts dans l'autre main, sortir tout juste la bonne quantité, faire tourner le papier entre les doigts, comme on balance un enfant dans un berceau, et quand on le sent, un coup de langue et le Finale. Je veux rester présente à ce geste. Même si c'est celui de millions d'autres. La clope aura toujours pour moi le goût d'un balcon.

*

Le parc va bientôt fermer. Ça n'a l'air de poser problème à personne, qu'un parc ferme. Il paraît qu'il y a des pays où les parcs n'ont ni grille ni cloche. Où on peut se poser avec l'éternité sur un banc, et ne se récupérer que quand on est prêt. Après tout, une

parenthèse, c'est fait pour se fermer. C'est mieux comme ça. Sinon je serais bien capable d'y rester. Ce serait quelque chose, d'avoir sa résidence principale entre parenthèses de la vie qu'on nous apprend. Et de temps en temps, séjourner dans ce qu'on nous appelle le réel pour se ressourcer de choses à accomplir, de projets à défendre et de compétences à prouver.

Le parc, c'est un des seuls endroits où aller nulle part est acceptable. Ici la marche n'a pas de direction. Les tournants des allées se prennent sans but. Partout ailleurs, il faut avoir une destination. Un parc, c'est la ville qui se respire. Qui ferme le bec à l'urgence. Les déambulations s'étirent, les regards ne s'excusent pas de se croiser.

C'est un de ces parcs qui tournent le dos aux rues. Y entrer c'est déjà être ailleurs et en même temps au cœur de la ville. C'est un bout de bitume qui te fait croire que la nature est au bout. Les arbres sont au garde-à-vous, les racines bien rangées. Y'a rien qui dépasse. Pourtant certains oiseaux ont l'air de s'y être fait une vie. Peut-être qu'ils y croient, à leur bout de nature. Ils s'en font une forêt. Ça doit être ça, le secret.

S'aménager un coin de liberté, au milieu du reste. Quitte à être considéré comme un pseudo oiseau par ceux qui fréquentent les vraies forêts sous les vrais ciels.

*

Demain je serai la fille de l'appart d'en face. Celle qui n'a pas le temps d'aller sur son balcon, sauf le weekend quand elle reçoit des amis. Celle qui prépare à manger en coinçant son téléphone avec son épaule. Qui dit *Je te rappelle* mais qui n'a pas le temps de rappeler. D'ailleurs, il faudra que je prenne un forfait *soirs et weekends illimités*.

Le matin je pourrai suivre la conversation des collègues sur ce qui est passé la veille à la télé. Je saurai ce qui est à l'affiche au cinéma. J'aurai des chaussures élégantes et des chemises blanches... d'ailleurs, il faudra que je pense à aller en acheter. Pas de synthétique, ça fait transpirer et ce sera l'horreur dans le métro à 18h30. Parfois je ferai quelques stations avec les collègues. Je leur dirai quel forfait voyage j'ai dégotté pour

les prochaines vacances, quel bon resto j'ai découvert l'autre jour. À l'approche de l'été on parlera du nouveau régime paru dans le dernier numéro du magazine... d'ailleurs, il faudra que je passe à la papeterie m'en acheter quelques-uns.

Demain je vais entrer dans une autre langue. Je saurai dire des phrases comme *Je suis allée voir le DG après le CA*. Je serai invitée aux soirées d'Halloween et de Noël. En aparté je dirai que ce sont des fêtes commerciales, j'écouterai une collègue s'indigner des tonnes de cadeaux que les enfants de sa sœur regardent à peine et j'approuverai. *Oui c'est trop ! Tu as raison il n'y a plus de plaisir ! Bien sûr on ne peut pas arriver les mains vides. Tu sais il y a une petite boutique sympa dans la rue... Samedi j'y vais avec une amie... Non je ferai pas des folies, tu sais c'est juste pour marquer le coup.*

J'en serai là. Une dizaine de conversations par jour, un téléphone qui sonne, des chaussures choisies pour aller avec un pantalon, un sac à main pour aller avec un manteau. Regarder la météo tous les soirs pour savoir quoi mettre le lendemain. L'odeur de la transpiration mêlée à celles des eaux de

toilettes et des laques dans les wagons. J'aurai un flacon de gel antibactérien que je mettrai avant d'avaler un sandwich sous vide. J'écouterai les méditations fastfood en podcast.

Un agenda, des rendez-vous, des congés, et un chemin à prendre tous les matins. Des immeubles et des visages qu'on ne voit pas, tête baissée dans le couloir des urgences à anticiper. Je me demande si les oies traversent le ciel de la même manière. Elles ne seront pas là ce soir non plus. L'année dernière à cette période elles fléchaient mon lambeau de ciel. Mon stage venait de finir. Pas d'embauche au bout. Le temps d'apparaître derrière la tour du Nord, de longer l'immeuble-qui-a-l'air-de-WC-publiques, de disparaître derrière la fenêtre de Madame Jeannine au troisième, elles m'avaient déplié un horizon comme il n'en pousse qu'entre les murs gris des cours, là où le regard est entraîné à étendre tout ce qu'il trouve... d'ailleurs, il faudra que je prévienne Madame Jeannine qu'elle trouve quelqu'un d'autre pour l'aider à étendre son linge les mardis. Les oies devront se trouver d'autres fronts à relever. Parce qu'elles finiront bien par la

prendre, la route. Il faut bien la prendre un jour. Elles seront juste un peu en retard, c'est tout.

*

Asseyez-vous, je vous en prie, le banc est grand. Non ? Ils passent, les amoureux, main dans la main et les yeux dans le parc. Elle le connaît bien ce parc, ça se voit. Elle le traverse sans s'en rendre compte. Lui il le découvre. Il déchiffre les arbres, le cours d'eau, le marchand de glaces, et même mon banc. Ils se dirigent vers celui d'à côté. Vous avez raison, tant qu'il y a un banc vide, il vaut mieux l'occuper. Au moins j'ai fait partie de leur réalité le temps d'un clignement de paupière.

Cette rencontre n'a rien changé à leur démarche. Ça n'a sans doute pas ralenti leurs phrases. Moi, chaque personne que je croise me rentre dedans. Elle s'installe sur mon banc mental et cause avec un souvenir, une idée, un instinct. J'ai eu de superbes conversations avec des gens qui ont partagé un poil de cul de grenouille de l'espace-temps avec

moi. Ils m'ouvrent une trappe, presque un bout d'horizon. Parfois j'aimerais les remercier. Mais on me prendrait pour un dingue. Sauf lui, peut-être. Il ne s'étonnerait pas si j'allais m'asseoir avec lui dans le bac à sable.

*

« Doucement Loïc! »

« Myriam attention ! »

« Arrête Milan ! »

Moi qui croyais qu'aller au parc nous ferait du bien. Vas-y mon cœur, courage ! Demain on en essaiera un autre. Il doit bien exister quelque part un parc où les enfants peuvent jouer sans recevoir toutes les trente secondes menaces, comptes à rebours et interdits.

« Non, les arbres c'est pas fait pour qu'on y grimpe ! C'est dangereux tu vas tomber ! Tu peux grimper aux jeux seulement ! »

« Fais doucement avec le sable, tu vas t'en mettre dans les yeux ! »

« Arrête Natacha ! C'est pas dans ce sens qu'on monte sur le toboggan ! »

Mais quelle sorte d'humains sommes-nous en train de fabriquer ? Certainement pas des êtres confiants, curieux, courageux, prêts à explorer d'autres manières de faire et à se relever en cas de coup dur. Qu'est-ce qu'il me prend ? Je devrais avoir l'habitude. Pourquoi aujourd'hui ça me terrifie comme ça ?

« Oui, le petit garçon il le fait, mais c'est dangereux ! » Le petit garçon, c'est le mien. Oh vous pouvez me le lancer, Madame, ce regard qui dit *Ces jeunes mères elles sont vraiment irresponsables !* Si cela servait à quelque chose je vous expliquerais que mon fils n'a pas peur de grimper. Qu'il a commencé dès qu'il tenait sur ses jambes, qu'on le soutenait. Oui, il est déjà tombé, et il s'est relevé. Et la fois suivante il a fait plus attention. À chaque fois il évaluait mieux ses capacités. Mon fils construit des ponts imaginaires avec des bâtons. Mon fils ne croit pas que toucher la terre, c'est sale.

Et mon fils ne grandira pas ici. Hier, l'éducatrice de la garderie s'est excusée que ses vêtements soient salis à la fin de la journée. Je lui ai dit que je serais inquiète si mon fils ne se salissait pas. Elle n'en revenait pas.

Il doit bien exister quelque part un endroit où les enfants ont encore le droit d'explorer le monde, de mettre des choses à la bouche, de sentir, de tomber, de crier. D'apprendre par leur corps. Ici il faut marcher vite et droit, et ne pas faire de bruit. Le parc est à trois cents mètres de la maison. Parfois ça nous prend trente minutes pour y aller. C'est qu'il y a tellement de choses qui nous appellent sur le chemin. La buée sur la vitre du restaurant de Tony quand on y plaque nos visages, la poche de Monsieur Kateb derrière son comptoir où on trouve toujours un petit chocolat carré. Le préféré de mon fils c'est celui avec le papier rouge. Si Mimi n'est pas occupée avec un client, elle nous donnera une fleur qui ne pique pas. Mon fils me l'accroche dans les cheveux. La manipulation peut bien prendre dix minutes. Quand une poussette pressée nous dépasse, on s'écarte et on fait le garde-à-vous.

*

Ça doit bien faire vingt bonnes minutes qu'il est accroupi dans le bac à sable, à écarter doucement les grains avec son doigt. Il le fait sans inquiétude, sans impatience. Aucune tension dans ses petits gestes appliqués et maladroits. Ses yeux louchent sur son petit bout de doigt qui ne lui obéit pas encore très bien. Il a la patience des artisans qui ont quarante ans de métier, quand ils travaillent leur matière.

Toi au moins, personne ne te reproche de chercher quelque chose qui n'existe sûrement pas. Tu n'as pas à t'expliquer. À dire *où tu en es*, ni *où ça mène*. Tu n'as pas à négocier tous les jours un compromis. Tu ne sais peut-être pas ce que tu cherches, mais tu sais quand ça n'est pas là. Tu sais ce que tu refuses.

Moi ? Oui je le sais aussi. Je refuse un boulot qui quadrillerait mes journées. J'aimerais que mes jours aient le droit de bifurquer, de ralentir, d'accélérer, de s'engouffrer, de s'ennuyer, de fuser. Qui suivent leur rythme sans sortir de la danse. J'aimerais des jours qui se gonflent, s'étendent, se posent, se contractent, se révulsent, se raidissent. Je veux des jours piquants et d'autres languissants, des jours haletants et d'autres aériens. Des

jours harassants et d'autres contemplatifs. Des jours pour ruminer et d'autres pour exécuter. Des jours pour oublier l'heure de manger. Des jours absents et d'autres qui laissent une trace. Des nuits aussi.

Et surtout, assister à l'entre-deux. Aux crépuscules et aux aubes. Quand tout se prépare à autre chose. Quand la ville change de costume. Je veux rester disponible à ce qui est autour de moi et en moi. Je veux passer le plus de temps possible à cultiver ce qui me retourne mon champ d'étoiles. Dans ma semaine à moi il n'y a pas de weekend. Je ne peux pas prendre congé du geste que je veux imprimer à ma vie. Ouvrir et fermer des portes entre boulot et *vraie vie*. Entre ce que je veux faire et ce qu'il faut bien faire. Sentir mes épaules s'affaisser de soulagement le vendredi soir et remonter le lundi matin.

Dire que je ne peux même pas m'asseoir à côté de toi et trier le sable. On me prendrait pour un prédateur. On me prend déjà pour un désaxé, à n'avoir rien de mieux à dire sur ma journée que *Je suis allé au parc*. Fais attention, petit bonhomme, on te fera croire que ce que tu cherches est anormal. En pénurie, en rupture de stock. À celui qui

refuse de brouter l'herbe jaunie d'un pré, on lui dit qu'il est fainéant. On me demande de me définir par l'activité qui remplit mon frigo et paye mes factures. C'est la seule légitime aux yeux de l'administration, des banques, de toute une société où le métier est le premier ciment social. Elle est le gage de ma réussite aux yeux de ma famille.

Seulement toi et moi, on n'en n'est plus là. Ce n'est pas la peine de nous élever des monuments à la gloire des Marie Curie et des Pasteur, des Piaf et des Barbara, des Camus et des Gary, des Camille Claudel et des Chopin, de nous empiffrer de documentaires et d'expositions pour leurs anniversaires, si c'est pour nous dire qu'il faut se trouver un métier sûr avant toute chose. On se prosterne devant leur courage mais on étouffe leurs descendants. La scientifique qui se gèle dans son atelier glacé, la chanteuse qui écume les cabarets pour trois sous, c'est autre chose qu'une belle scène de film pour nous tirer la larme à l'œil. C'est une invitation à ne pas faire de compromis. À rester entier. Fais attention, gamin. Bientôt il te faudra apprendre à jouer comme les autres.